

cueillérée à thè de souffre et d'une demi-cueillérée à thè de couperose, pour chaque animal.

“ Leur nourriture, pendant les premiers huit ou dix jours, doit se composer principalement de citrouilles, racines, pommes ou végétaux de quelque sorte, mêlés avec une petite portion de farine de maïs, qui doit avoir bouilli. A mesure que l'engraissement avance, il faut augmenter la quantité de la farine, ou du gruau : pendant les trois dernières semaines de l'engrais, les cochons doivent être nourris de gruau de blé-d'inde bouilli. Leurs couchés doivent être jonchés de paille ou de feuilles, qu'il faut nettoyer et renouveler une fois par semaine.

“ Toute cour où des pores sont engraisés doit être pourvue d'un poteau un peu rude, pour que les pores s'y puissent frotter, et d'une auge où il y ait constamment du charbon, du bois pourri, de la cendre et du sel.

“ On doit donner à manger aux cochons trois fois par jour, le matin, le midi et le soir, à des heures réglées, la *régularité* tendant au succès de l'engraissement, et leurs auges doivent être lavées tous les jours.—*Ohio Farmer.*

CONSERVEZ LE FUMIER DE VOS COCHONS.

Il n'y a qu'un petit nombre de nos cultivateurs qui connaissent la valeur de leur fumier de cochon. Il est moins échauffant que celui du mouton, du bouc ou du cheval ; cependant il contient des matières précieuses de trop d'importance pour que les cultivateurs les doivent négliger. Plusieurs perdent les excréments de leurs pores, en les laissant couir libres pendant les neuf dixièmes de leur vie ; c'est-à-dire qu'ils laisseront couir les goret pendant dix-huit mois, et puis les renfermeront pendant deux, et croiront avoir rempli leurs devoirs envers la ferme et envers le pore. Homme trompé, vous n'avez rendu justice ni à l'une ni à l'autre, oui, et vous avez aussi été à votre quart de lard la moitié de ce qu'il devait et pouvait contenir, si un petit brin de cervelle avait pu prendre le-dessus dans votre crâne. Permettez-nous de vous apprendre à remplir votre dépense un peu plus économiquement, et de conférer un bienfait à un semblable.

Commencez avec un bon troupeau de cochons, d'une des races améliorées qui vous plaisent le plus ; de Bedford, Byfield, Berkshire, Chine ou Cheshire, Essex, Napolitaine ou de Suffolk, et voyez à ce qu'ils soient grands sans être grands mangeurs, car si “ le mérite fait l'homme,” pourquoi pas aussi le pore ? Une rose sentira toujours bon, de quelque autre nom qu'on l'appelle, et l'excellence dans le pore se recommandera toujours d'elle-même, sous quelque nom qu'elle se trouve. Vous étant procuré les cochons et truies convenables, voyez ensuite à ce que la propagation ait lieu de bonne heure, que les petits naissent en mars, dans une étable sèche, chaude, bien abritée et

bien aérée. Voyez à ce que la mère soit en bon état, mais non grasse. Au bout de deux ou trois jours, quand la fièvre l'a laissée, durant lequel temps elle doit être restreinte dans sa nourriture, qu'elle soit nourrie abondamment, de manière à donner aux petits, dès le commencement, une croissance rapide. Aussitôt qu'il y a du trèfle ou autre herbe à manger sur le terrain, faites sortir la portée, en lui donnant un certain espace à parcourir avec un libre accès à son lit et abri chaud et sec. Donnez leur pour nourriture ce qu'ils voudront manger. Ils mangeront tous vos rebuts de cuisine ou restes de légumes, des grains grossiers, des racines et boiront votre lait sur ou lait de beurre, et avec peu de soins et de peines, ils donneront en novembre ou vers Noël, une plus grande quantité de pore gras et de bon goût que vous n'en retirerez de trois fois la nourriture donnée à un goret ordinaire de dix-huit mois.

Vous aurez obtenu, vous vous serez assuré, dans leurs pores ou dans leurs étables, une quantité d'excellent engrais qui sera plus que vous dédommager de la peine de les nourrir et de les soigner. Pour le faire avec plus d'efficacité, vous devez tenir une partie de l'étable, ou de l'enclos, bien couverte de fumier pourri et sec, de tourbe, de mauvaises herbes, de fourrage, de rebuts et de paille, pour recevoir tous leurs excréments. On peut se procurer ainsi une quantité incroyable d'engrais.

Le fumier de pore n'est pas aussi riche, assurément, que celui de quelques autres animaux ; fait qui devrait le recommander davantage à votre faveur ; car si le fumier vaut moins c'est que l'animal digère facilement. Non seulement il a un bon appétit et mâche bravement sa mangeaille ; il a encore la tranquillité de conscience et la digestion d'un chevin ; il approprie une grande proportion de sa nourriture à sa carcasse savoureuse, et il lui en reste conséquemment moins à garder pour grossir le tas de fumier. N'en murmurez pas : vous avez une fois de moins à labourer et à cultiver le terrain, une fois de moins à semer et recueillir une récolte, avant que vous réalisiez le profit de la nourriture qu'il a consommée. Nous allons vous faire voir ce qui a été constaté statistiquement concernant ce qui vous dépite.

Il a été montré que la vache mange de 276 plantes ; la chèvre, de 449 ; le cheval de 262 et le pore, de 72 seulement ; par où il paraît évidemment que c'est un mangeur qui, comparativement parlant, sait choisir ses mets.

En second lieu, il a été constaté que les équivalens des différents excréments animaux sont au nombre de 19 pour le bouc, 36 pour le mouton, 54 pour le cheval, 63 pour le pore et 79 pour la vache. Le fumier du cochou a, comme celui du cheval, du mouton et du bœuf, beaucoup d'affinité pour l'humidité.

Le paille est la place la plus convenable pour les pores, lorsqu'il n'est pas occupé plus exclusivement : ils en retournent et en mê-

lent toutes les matières, d'une manière avantageuse, et l'exercice contribue généralement à les tenir en santé et est favorable à leur propriétaire. Rappelez-vous la valeur de leur fumier, lorsque vous ferez le calcul de leurs dépenses. Qu'on le porte à leur crédit, et nous garantissons que les cultivateurs qui savent apprécier et reconnaître ce que vaut le fumier de cochon deviendront plus nombreux.—*The Farm and Garden.*

VOLAILLE.

Il a paru dans les gazettes un paragraphe portant, qu'un cultivateur américain a découvert que par l'usage de l'eau de chaux pour breuvage, le produit des poules pondeuses peut être quadruplé. Nous ne pouvons ajouter foi à une telle exagération. Que dans certaines circonstances, l'eau de chaux puisse être assez utile, soit comme constituant organique, soit comme médecine, c'est ce que nous n'avons pas de peine à croire ; et comme, outre la consommation intérieure, qui est très considérable, les chemins de fer qui ont été construits ont rendu l'exportation des œufs et des poules d'une grande importance pour le cultivateur canadien, et comme l'éducation ou l'élevé d'oiseaux de basse-cour de choix n'est pas de fantaisie seulement, mais encore d'utilité, il peut être à propos d'examiner le principe de la chose.

La théorie de la nutrition, tant dans les animaux que dans les végétaux, est la même. On a cru pendant longtemps que par les opérations de la vitalité il était produit certaines substances, particulièrement du soufre, du phosphore et de la chaux, dont la présence, sous des circonstances particulières, les deux premières dans les animaux terrestres, et la dernière dans les poissons à coquilles, ou testacés, semblait être inexplicable. Il paraissait être incompréhensible où un animal aussi délicat que l'huître prenait du carbonate de chaux pour son écaille, ou d'où l'homme et les quadrupèdes tiraient le phosphate de chaux qui forme la partie solide du squelette. Mais une analyse chimique plus soignée a fait voir que ces substances sont beaucoup plus répandues, quoiqu'en très petites quantités, qu'on ne l'avait supposé ; et personne ne doute présentement de la vérité du grand principe de Liebig, que ni plante ni animal ne créent rien, mais que l'une et l'autre organise simplement ce qui leur est fourni par la terre, l'eau et l'air.

En ne perdant pas de vue ce grand principe, on comprendra clairement que la chaux contenue dans l'eau ne peut fournir aucune portion de la partie mangeable de l'œuf. Le